

Émergence d'une littérature maghrébine d'expression française : La génération de 1954

Albert Memmi

Volume 33, numéro 3, automne 2001

Algérie à plus d'une langue

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/501303ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/501303ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Résumé de l'article

Émergence d'une littérature maghrébine d'expression française : La génération de 1954.

Éditeur(s)

Département des littératures de l'Université Laval

ISSN

0014-214X (imprimé)

1708-9069 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Memmi, A. (2001). Émergence d'une littérature maghrébine d'expression française : La génération de 1954. *Études littéraires*, 33(3), 13–20.
<https://doi.org/10.7202/501303ar>

Tous droits réservés © Département des littératures de l'Université Laval, 2001

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>



ÉMERGENCE D'UNE LITTÉRATURE MAGHRÉBINE D'EXPRESSION FRANÇAISE : LA GÉNÉRATION DE 1954

Albert Memmi

Propos recueillis par Mireille Calle-Gruber

Mireille Calle-Gruber — Votre place dans l'histoire de ce qu'on appelle la littérature maghrébine d'expression française est exemplaire, et votre itinéraire permet de saisir l'ampleur du mouvement dans sa dimension historique, remplaçant la question qui est la nôtre de « l'Algérie à plus d'une langue » dans la dynamique du processus colonial et post-colonial.

C'est en écrivain, toujours, que vous intervenez. D'abord, il y a eu *La statue de sel* (1953) qui est un roman autobiographique, roman des apprentissages où la littérature est matrice et révélateur. Puis *Agar* (1955), puis *Le scorpion* (1969) où la forme, chaque fois singulière, repose les questions de l'être dans l'entre-langues et dans l'entre-cultures.

C'est en écrivain, non moins, que vous avez publié, parallèlement aux romans, des essais qui constituent une réflexion critique : vous y faites œuvre de visionnaire, prophétisant, dès *Portrait du colonisé* (1957), la fin des colonialismes et l'indépendance des colonisés. Tout se tient donc chez vous : récit de fiction, essai, autobiographie, conte ; aucune faculté humaine n'est dédaignée, raison, émotion, imaginaire du discours ont une puissance heuristique. Pouvez-vous retracer pour nous les circonstances du travail d'écriture et de langue qui ont fait que vous avez été, à certains moments, à la source d'une production littéraire collective nouvelle ? une sorte de catalyseur de l'émergence des littératures maghrébines liées aux indépendances — des littératures qui, aujourd'hui, constituent un des apports majeurs de la production francophone ?

Albert Memmi — Un écrivain est quelqu'un qui ne pose pas les problèmes d'abord, à la différence du philosophe. Il se trouve que j'ai aussi une formation philosophique et je comprends que l'on puisse poser d'emblée les questions de façon conceptuelle. Toutefois, ce qui fait la spécificité de l'écriture, c'est que les problèmes pour l'écrivain sont d'abord vécus. Et c'est parce qu'il a vécu un certain nombre d'expériences qu'il

a ensuite théorisé, formalisé. Très tôt, j'ai été fasciné par la littérature, pour des raisons qui relèvent d'une suite d'influences. J'ai connu Jean Amrouche, qui était un excellent poète et qui fut mon professeur de littérature en première puis en classe de philo. Lui ne croyait qu'à la poésie : elle était la clef du savoir, l'intuition du monde, il y avait quelque chose de mystique dans cette approche. À mon avis, il allait trop loin ; mais j'ai subi cette influence, j'ai donc éprouvé le besoin de rendre compte d'une manière littéraire de la vie, du vécu. De ce que je sentais. Par ailleurs, j'avais une formation philosophique, j'ai voulu théoriser cette expérience. Il est donc vrai que dans mon œuvre — j'emploie le terme bien sûr avec modestie —, il y a ces deux aspects. La relation d'une série d'expériences — peut-être faudrait-il dire plus exactement d'une expérience fondamentale diversifiée sur plusieurs modes ? — a donné lieu à la production proprement littéraire. À commencer par *La statue de sel*, en effet, dont vous avez raison de dire qu'elle est probablement la matrice des livres ultérieurs. Ensuite, *Agar*, récit d'un mariage mixte parce que j'avais fait un mariage mixte, certes, et parce que le mixte est une sorte de tentative de solution, pour moi, aux problèmes posés dans *La statue de sel*, et même d'une manière plus générale par le métissage. Puis il y a eu *Le scorpion* qui donne forme littéraire à un éparpillement de l'expérience. Avec *Le désert* (1977) s'opère un retour sur le passé, et la tentative d'y puiser des solutions au présent. C'est aussi une recherche d'identité. Autant de motifs qui sont déjà en jeu dans *Le scorpion*, mais selon une constellation différente. Je ne parle pas des nouvelles ; elles sont nombreuses, dispersées dans des revues, au gré des demandes, je ne sais plus où. C'est important, les nouvelles. Probablement qu'en les réunissant, on trouverait une lecture et une signification de l'itinéraire, un mouvement d'ensemble que je ne connais pas clairement. Quant au dernier roman en date, *Le Pharaon* (1988), publié voici dix ans environ, et qui vient d'être réédité, il inscrit l'intrusion de la politique : c'est l'indépendance, les questions surgies de la décolonisation. C'est une tentative d'explication du social et de l'historique, paral-lèlement à une passion amoureuse. C'est parce que, du reste dans tous mes livres, *La statue de sel*, *Le scorpion*, etc., la colonisation pèse comme un drame que j'ai écrit *Portrait du colonisé*. Mais même si ce sont déjà des essais à portée sociologique, et politique, comme *L'homme dominé* (1968) ou *Le racisme* (1982), j'ai voulu faire un travail d'écrivain, c'est-à-dire de la forme.

Mireille Calle-Gruber — C'est une écriture : celle de l'écrivain soucieux d'observer, dans les constructions des discours et des langues dans la langue française, les enchaînements du colonialisme.

Albert Memmi — Oui, pas seulement dans les discours sur le réel vécu mais c'était une forme de théorisation de l'expérience. De même pour *L'homme dominé*, second essai important qui s'efforce de considérer une multiplicité d'expériences ; noir, juif, femme, colonisé, domestique. Cela correspond bien à une espèce d'éclatement de la situation primitive et à la volonté de rechercher des semblables, des gens qui vivent les mêmes expériences que vous.

Mireille Calle-Gruber — Vous rappelez ainsi que, aussi solitaire et séparé soit-on, on n'en est pas moins solidaire d'autres, qui sont semblablement dominés. C'est là l'écriture de l'écrivain-témoin ?

Albert Memmi — Oui, en réalité c'est un itinéraire qui est dicté à la fois par l'expérience intérieure et par des sollicitations extérieures. Par exemple, il y a quinze jours, j'ai donné une préface au livre de Jean-Guy Talamoni ¹, le leader corse, qui me

1 Albert Memmi, « Pour la Corse », préface à Jean-Guy Talamoni, *Ce que nous sommes*, 2001.

l'avait demandée. C'est la vie qui, une fois de plus, m'a rattrapé, et en même temps, pour moi, c'est dans la suite même de ma trajectoire d'écrivain. J'ai fait un voyage en Afrique noire, j'en ai rapporté un « Journal d'Afrique noire ». Vous voyez, c'est un constant balancement entre expérience vécue, l'expérience d'écrivain, et l'expérience des autres. Ainsi, bien que n'étant pas femme, j'attache également beaucoup d'importance à l'élément féminin. Question très grave : c'est une autre partie de l'humanité, que les hommes comprennent mal, que je comprends mal ; mais je sais qu'il y a là des différences profondes et incontournables.

Mireille Calle-Gruber — Vous disiez auparavant, par rapport à l'expérience de la colonisation, que vous cherchiez des semblables, ayant les mêmes expériences que celles du colonisé. Mais avec « les femmes » vient aussi la question de « l'élément féminin » en tant que l'autre du « masculin », et c'est alors, vous le dites à présent, des questions de différences qui vous importent, notamment la différence sexuelle qui est en jeu. Par rapport à votre appréhension des différences, comment intervient la situation d'être-séparé des femmes dans la société maghrébine ?

Albert Memmi — Il est possible que la séparation des femmes, leur exclusion, ait agi sur moi comme un élément étrange et en même temps extrêmement attirant. C'est là un motif fréquent dans mes livres : c'est le thème du hammam, en somme. C'est un monde extraordinaire, différent, que j'ai côtoyé, vécu très tôt, depuis l'âge de deux ou trois ans. Un jour, au hammam où j'allais avec ma mère régulièrement, les femmes ont commencé à dire : « Ce n'est plus un petit garçon, c'est un adolescent, il nous regarde. » J'ai donc été exclu de cet univers-là. Cela reste pour moi un monde de mystère. Je pense que le hammam est une expérience généralisable, même là où il n'y a pas de hammam. C'est une métaphore, en ce sens que le monde féminin est un monde dans lequel nous pénétrons peu (plaisanteries et grivoiseries, et même hostilité, sont symptomatiques : on ironise sur ce qu'on ne peut pas atteindre), qui est hors de notre portée, qui est fait de mille gestes, auquel je suis très sensible et que j'essaie d'interpréter.

Ce monde féminin, qui nous échappe, est étranger, c'est aussi ce qui suscite une convoitise vis-à-vis de la différence que l'on a envie de capter. C'est une convoitise qui n'est pas seulement sexuelle, c'est un désir de saisir l'âme, disons que c'est un rapport érotique au sens large.

Mireille Calle-Gruber — C'est un autre rapport au monde, une autre langue, des langues nouvelles ?

Albert Memmi — C'est certain, c'est une autre vision, une autre manière de saisir le monde. La séparation est très profonde et cependant, heureusement, pas radicale. J'essaie, depuis quelques temps, de me représenter comment les femmes, de leur côté, réagissent, et il me semble que le regard d'écrivain arrive à comprendre certaines choses. En imaginant l'autre perspective, l'autre situation. Dans les années '70, suite logique de mes préoccupations, j'ai ainsi écrit quelques textes sur le féminisme, très tôt vous le voyez ; il est vrai que le problème est plus complexe que l'analyse du colonisé. On ne peut faire qu'en partie une équation avec « la femme colonisée », car entrent en jeu tous les problèmes d'attraction et de violence sexuelles. Une autre différence qui me frappe : le sang. Les femmes sont si familiarisées avec le sang alors que nous, le sang nous terrifie. Lorsqu'il est versé, c'est la panique. Pour les femmes, il se passe alors des choses importantes, décisives : elles deviennent femmes par le sang.

Mireille Calle-Gruber — Le sang féminin, c'est la vie.

Albert Memmi — Pour nous, la perte de sang, c'est la mort. Si on prend langue au sens général de langage, il y a certainement une langue, des langues féminines, qui sont très différentes de la masculine, où l'on trouve une symbolique tout autre.

Venons-en maintenant, après l'expérience personnelle, à un second phénomène d'ordre historique en quelque sorte. Marié en '49, je suis rentré en Tunisie en '50, avec ma femme qui était nommée au Lycée de jeunes filles de Tunis. La décolonisation avait en fait commencé. C'est alors qu'il y a eu la fondation du journal *L'action*, premier hebdomadaire nationaliste de langue française (j'évoque cela avec exactitude dans *Le Pharaon*). Un jour, donc, deux jeunes gens sont venus me voir ; il s'agissait de Ben Yahmed — lequel est le directeur actuel de *Jeune Afrique*, depuis peu curieusement rebaptisé *L'intelligent*... — et de Ben Smail qui est en Tunisie et qui est resté un ami aujourd'hui encore. Ils voulaient, à l'époque, fonder, un journal nationaliste lié à l'indépendance de la Tunisie et qui soit d'expression française. Ils entendaient créer un hebdomadaire qui soit du niveau des hebdomadaires français, comme *L'express* à ce moment-là, et ils me demandaient de faire partie du Comité fondateur. J'aurais à m'occuper des pages culturelles. Je n'étais pas politisé du tout : or, à mon grand étonnement, j'ai dit oui. Et a commencé l'aventure de *L'action*. J'ai eu l'idée de demander, chaque semaine ou tous les quinze jours, à un jeune écrivain maghrébin de nous donner un extrait d'un livre à lui, ainsi que des éléments biographiques que je rédigeais pour le faire connaître. C'est ainsi que j'ai pu présenter dans *L'action*, dès cette époque, Mohammed Dib, Mouloud Mammeri et bien d'autres. Je ne dis pas que je les ai incités à écrire : ils écrivaient déjà, et ils avaient, chacun, leur ton personnel.

Mais cette initiative est à l'origine de la systématisation du phénomène dit « littérature maghrébine » et de la présentation de la francophonie maghrébine. Et lorsque je suis rentré à Paris, en 1956-1957, j'ai fondé une collection, chez François Maspéro, qui s'appelait « Littérature maghrébine d'expression française », collection dans laquelle j'ai publié la deuxième et la troisième générations : une quinzaine d'ouvrages de littérature, mais aussi de critique. Cela avait l'avantage de suggérer l'existence d'un groupe littéraire et de faire connaître avec plus d'insistance ces nouveaux écrivains en France. C'est alors que j'ai été conduit à parler de la « Génération de 1954 ». L'appellation n'a pas été tellement retenue mais c'est tout de même un point de repère, car un peu avant avaient paru *La colline oubliée* (1952), premier roman de Mouloud Mammeri — Berbère, arabophone et francophone —, *La grande maison* (1952) de Mohammed Dib, et, de moi, *La statue de sel*. Est-ce un hasard historique ? Pas entièrement, car les consciences étaient en train de s'éveiller au problème de la décolonisation. Personne n'en avait une conscience claire, mais cela affleurait. Or, ces œuvres-là, d'une part, rendaient compte de la manière dont étaient vécus les problèmes, d'autre part, — et cela est très important — elles avaient atteint une forme suffisante pour séduire et persuader de l'importance du phénomène ; pour les Français de la métropole, ce fut souvent une révélation. Il y avait à la fois la révélation d'un questionnement et d'une maîtrise formelle qui pouvait supporter honorablement la comparaison avec la jeune littérature française.

Il faut ajouter que, quelque temps après, sont advenus, dans ma vie personnelle, deux événements capitaux. D'abord, *La statue de sel*, préfacée par Camus, et au préalable éditée en quatre livraisons dans *Les temps modernes* avant de paraître en volume. Vous imaginez, c'était extraordinaire pour un jeune homme de l'époque, totalement inconnu, à Paris ! Ensuite, ce fut le *Portrait du colonisé*, préfacé par Jean-Paul Sartre. Tout s'est donc passé à la croisée d'un itinéraire personnel — car en écrivant des romans, je faisais mon propre inventaire — et d'une activité d'essayisme et de journalisme ; je suis allé du bilan personnel vers l'autre côté, celui de mes semblables. Tout cela a peut-être aidé à cristalliser une esquisse de mouvement, celui d'une jeune littérature maghrébine d'expression française.

Mireille Calle-Gruber — Du fait de la préface de Camus puis de celle de Sartre, et de vos rapports privilégiés avec *Les temps modernes*, vous jouissiez d'une reconnaissance et d'un statut très singuliers, ce qui vous a permis de faire véritablement l'articulation entre la scène maghrébine et la scène française. Vous étiez une caution littéraire en somme.

Albert Memmi — Lorsque je suis arrivé à Paris, la première fois, pour faire mes études, je ne connaissais strictement personne. Par commodité, je logeais à 200 mètres de la Sorbonne, à l'Hôtel Molière, aujourd'hui disparu. J'espérais bien trouver Jean Amrouche, mais il était en voyage. Puis, outre mes études de philosophie, je me suis marié et nous sommes rentrés en Tunisie, nous sommes restés sept ans, où nous avons vécu cette période de la fin de la colonisation. Quand je suis revenu ensuite à Paris, à ce moment-là, j'ai effectivement servi de trait d'union. *L'express* m'a alors demandé un premier texte sur les « Perspectives de la littérature maghrébine d'expression française ».

Dans cet article de *L'express*, qui est important à cause de la datation, je distinguai quatre étapes ou périodes. Je ne parle que d'écrivains de langue française, car je n'avais pas, et je n'ai jamais eu, le niveau pour juger de ce qui s'écrivait en arabe littéraire. Première étape : il y avait, surtout parmi les Juifs, ceux qui écrivaient des nouvelles, Levy, par exemple, dont le nom de plume, anagrammatique, était Ryvel, ou encore Vitalis Danon, tous deux directeurs d'école primaire. Ces productions n'étaient pas indifférentes, mais elles n'avaient pas atteint une forme suffisante pour s'imposer. La seconde étape, c'était celle que j'appelais des « oiseaux de passage ». Ils venaient en Tunisie pour cinq ou six ans, le temps d'un service d'enseignement ou d'administration, puis ils repartaient — ce qui est parfaitement légitime. Mais ne frayant pas avec la population, ils ne la connaissaient guère, ils ne parlaient pas du tout sa langue, ils connaissaient Fatima, la servante, et Mohammed, le jardinier, les « indigènes » n'existaient pas vraiment pour eux. C'est seulement la troisième période qui devient intéressante pour mon propos, celle de Dib, Mammeri et moi : ces textes réintroduisent des Algériens, des Tunisiens, des Marocains avec toute la diversité qui constitue le Maghreb, c'est-à-dire la présence de Musulmans, de Berbères, de Juifs : c'était subitement l'irruption de personnages proprement locaux. Dans ce texte de *L'express*, je souligne comment, au fond spontanément, sans que cela soit concerté, chacun va apporter une contribution à la connaissance d'un milieu social différent. Chez Dib, avec *La grande maison*, c'est le petit prolétariat urbain d'Alger ; Mammeri, c'est le milieu berbère ; moi, c'est le ghetto et la petite bourgeoisie juive de Tunis. Chacun élaborait en somme une sociologie littéraire et une langue littéraire différentes. La quatrième période, dont je ne parle pas dans cet article, c'était trop tôt, c'est l'efflorescence du mouvement, Kateb Yacine, Chraïbi, qu'il ne faut pas ranger parmi les tout premiers écrivains comme on le fait généralement...

Mireille Calle-Gruber — On cite Kateb Yacine comme le précurseur à cause de *Nedjma* qui est devenu un roman culte, mais *Nedjma* c'est 1956...

Albert Memmi — Oui, c'est une erreur. Kateb Yacine donc, Malek Haddad, Driss Chraïbi sont des écrivains de la seconde génération. Dans cette période, il y a des poètes, des romanciers, des essayistes, c'est désormais une littérature abondante et d'un excellent niveau. Pour la petite histoire : dans ce texte pour *L'express*, j'avais annoncé qu'il y aurait probablement, bientôt, une autre période qui serait celle d'une littérature de langue arabe. *L'express* a coupé ce passage. J'ai envoyé une lettre furieuse, car pour moi c'était important, cela annonçait la décolonisation. Ils ont répondu de façon charmante mais n'ont pas publié ma lettre.

Mireille Calle-Gruber — Qu'entendiez-vous par littérature de langue arabe : que des écrivains autres allaient émerger ou que les précédents allaient écrire aussi en arabe, pour des lecteurs arabes ?

Albert Memmi — Non, je ne croyais pas exactement que les contemporains allaient écrire en arabe, ni moi surtout, je n'en étais pas capable. De temps en temps, un arabisant se fâchait : pourquoi n'avoir pas écrit en arabe ? Je répondais simplement : par incapacité ! On écrit dans la langue qu'on peut. J'écris en français. Je voyais plutôt l'émergence probable d'une nouvelle génération encore. Mais j'en ai mal évalué la durée. J'ai écrit dans *Portrait du colonisé* que la littérature maghrébine d'expression française était probablement condamnée à mourir jeune. Cela m'a été beaucoup reproché et justement reproché. J'avais eu tort. Je pensais que la littérature de langue arabe viendrait beaucoup plus vite. Elle est encore balbutiante. C'était bien fait pour moi ! J'avais obéi pour une fois à une prévision logique, alors qu'il fallait rester attentif au réel, selon mon habitude.

Mireille Calle-Gruber — La littérature d'expression française dans les pays du Maghreb, vous considérez à l'époque que c'était une simple transition vers l'émancipation et donc vers la langue nationale ? Qu'en est-il aujourd'hui ?

Albert Memmi — La littérature de langue arabe est encore balbutiante en Afrique du Nord, ce qui n'est peut-être pas le cas ailleurs, au Liban par exemple. Je ne suis pas capable de juger ; en tout cas, en Afrique du Nord, on ne peut pas dire qu'il y ait une littérature de langue arabe égale en valeur, en diversité, en innovation à la littérature d'expression française. En Algérie, en Tunisie, au Maroc, d'excellents écrivains continuent à naître. Le processus d'émergence en français ne tarit pas, et pour l'Algérie notamment, chose significative, on voit surgir toute une littérature féminine. C'est un phénomène dont on n'a certainement pas encore mesuré toutes les conséquences. Comme les femmes sont chargées de l'éducation des enfants, garçons comme filles, il est évident que leur influence est déterminante. Tant que les femmes restent sous le boisseau, elles ne peuvent transmettre qu'une éducation carencée. Dans la mesure où elles commencent à devenir des personnalités, c'est réellement le début d'une émancipation qui se dessine, même si les hommes s'y opposent de toutes leurs forces : cela va changer l'éducation des jeunes Musulmans arabes en profondeur. Il y a également la question de la langue. Il est clair que l'émergence et la continuité de cette émergence se sont faites en français, la littérature en arabe, je l'ai dit, n'étant pas majeure. Cela pose un problème redoutable, en particulier : quoi enseigner dans les écoles ? Nous sommes dans l'ambiguïté. Il y a trois ou quatre ans, j'ai reçu le Prix France-Tunisie, mais j'étais déjà naturalisé français. J'ai donc été invité en tant que Français, — ce qui est un peu comique.

Mireille Calle-Gruber — Vous avez toujours été partagé entre les langues et entre les trois cultures, arabe, juive, française ; vous êtes Tunisien mais Français, non musulman, juif, laïque, de langue française mais aussi plus ou moins berbérophone par votre mère...

Albert Memmi — Oui, les problèmes de la langue, de la nation et des nationalités sont liés. Ou bien on considère que la littérature est étroitement attachée à la formation nationale, qu'elle en est l'expression et le drapeau, et l'on en reste à l'exclusive algérienne ou tunisienne ou marocaine. Ou bien on considère que la littérature est un phénomène qui se nourrit des divisions nationales mais les transcende, et alors cela permet effectivement de réintégrer et de replacer dans les générations maghrébines saint Augustin qui est né à Thagaste, l'actuelle Souk-Ahras en Algérie, ou encore Apulée ou Camus ! Dans ce cas-là, il est certain que Camus et moi sommes des écrivains éminemment maghrébins.

Mireille Calle-Gruber — C'est le geste que fait Assia Djebar dans *Le blanc de l'Algérie* (1995) où elle inscrit Camus en tête de la liste qu'elle établit des « écrivains d'Algérie » ; cependant qu'à l'intérieur du récit, elle désigne l'auteur du *Premier homme* (1994) du nom de « Camus l'Algérien ». Mais j'aimerais qu'on revienne sur la présence des écrivains juifs au Maghreb. Dans le mouvement littéraire naissant en 1954, quelle est leur place, leur incidence ?

Albert Memmi — Il y a toujours eu une forte représentation juive dans la littérature d'expression française au Maghreb. La raison en est que les Juifs ont précédé les Musulmans dans l'acquisition spécifique de la langue française, cela du fait du travail d'une institution spécifique qui est l'Alliance israélite universelle. Cette institution, qui a son siège à Paris, s'est donné comme mission d'aider les communautés juives dans les pays méditerranéens ; pas seulement pour des raisons culturelles mais pour des raisons que je dirais vitales, de survie. Dans le ghetto, la misère était vertigineuse, la malnutrition, le manque d'hygiène, la maladie, vous n'imaginez pas ! C'est donc la langue française qui a servi de véhicule à la modernisation, à cette émancipation. Fatalement, donc, les balbutiements des premières œuvres écrites étaient en français. La langue arabe, qui est la langue de ma mère — c'était un parler non écrit —, on était incapable d'écrire avec. Mais ces directeurs d'école, ces instituteurs, ils enseignaient le français, et c'est avec le français qu'on recevait la langue de l'hygiène, ou de la citoyenneté, une langue politique en somme. La question est autant sociologique que culturelle. Et c'est parce que la seule voie de la modernisation — au stade le plus humble : la santé, quelques éléments de savoir — passait par le français, que les Juifs ont précédé, et que la littérature en français a précédé la littérature arabo-musulmane. C'est aussi pourquoi nous avons vécu les problèmes plus tôt : problèmes du double langage, problème des appartenances, etc.

Mireille Calle-Gruber — À certains moments, vous vous êtes désigné comme étant dans une position intermédiaire, partageant l'expérience des Musulmans, c'est-à-dire des colonisés, partageant aussi l'expériences des Français, c'est-à-dire des colonisateurs.

Albert Memmi — Oui, j'ai partagé avec les Musulmans le sort des gens privés de leurs droits : le droit de vote, par exemple. Il y avait le passeport spécial, la non maîtrise de la langue, bref tous les traits du colonisé : je partageais largement leur situation. D'autre part, dans la mesure où je voulais maîtriser cette langue — et j'y ai un peu réussi —, je me vois plutôt comme un intellectuel parisien, un héritier du XVIII^e siècle surtout, progressiste, un peu révolutionnaire, ou réformiste, laïque... Il est certain que je m'identifie davantage, en tant qu'écrivain, à Diderot qu'à tel écrivain arabe, ou à un traditionaliste juif.

En résumé, vous avez dit que mon itinéraire a fait de moi un écrivain exemplaire pour l'intelligence du mouvement littéraire maghrébin, ce dont je vous remercie ; eh bien, cela continue ! du moins, je l'essaie... D'ailleurs, par une ironie de l'histoire, je suis de nouveau exemplaire, car cette attirance de l'Occident laïque et rebelle est partagée par un nombre de plus en plus grand d'écrivains maghrébins de la troisième génération, des jeunes écrivains actuels. Les droits de l'Homme, la liberté des femmes, la justice sociale sont des valeurs que nous avons puisées en Occident, que nous partageons avec une certaine intelligentsia européenne, par delà nos singularités respectives. En tout cas, pour ma part, il me plaît que l'on dise de moi que je suis un humaniste laïque, un humaniste engagé.

Références principales à l'œuvre d'Albert Memmi

Œuvres principales :

- Agar*, Paris, Corrèa, 1955 — réédition : Paris, Gallimard, 1984.
La statue de sel, Paris, Corrèa, 1953 (préface d'A. Camus) — réédition : Paris, Gallimard, 1963.
Le désert, Paris, Gallimard, 1977.
Le nomade immobile, Paris, Arléa, 2000.
Le Pharaon, Paris, Julliard, 1988 — réédition : Paris, Le Félin, 2001.
Le scorpion, Paris, Gallimard, 1969.

Entretiens :

- La terre intérieure*, entretiens avec Victor Malka, Paris, Gallimard, 1976.
Le juif et l'autre, entretiens avec Maurice Chavardès et F. Kasbi, Paris, Éditions Bartillat, 1995.

Essais et portraits :

- À contre-courants*, Paris, Éditions du Nouvel Objet, 1993.
Ah, quel bonheur !, Paris, Arléa, 1995.
Bonheurs, Paris, Arléa, 1992.
Ce que je crois, Paris, Grasset, 1985.
Feu sur 40 idées reçues, Condé-sur-Noireau, Éditions Corlet, 1999.
La dépendance, Paris, Gallimard, 1979 (préface de F. Braudel et suivi d'une lettre de Vercors).
La libération du juif, Paris, Gallimard, 1966.
Le buveur et l'amoureux. Le prix de la dépendance, Paris, Arléa, 1998.
Le racisme, Paris, Gallimard, 1982.
L'exercice du bonheur, Paris, Arléa, 1994.
L'homme dominé. Le colonisé, le noir, le juif, la femme, le domestique, Paris, Gallimard, 1968.
Portrait du colonisé, Paris, Corrèa, 1957 (préface de J. P. Sartre, « Portrait du colonisateur ») — réédition : Paris, Jean-Jacques Pauvert, 1966 et Paris, Gallimard, 1986.
Portrait d'un juif, Paris, Gallimard, 1962.